Quand Napoleon Voyageait

Quand Napoléon voyageait, son parcours ne ressemblait en rien à celui de nos souverains ou de nos présidents actuels qui, esclaves de l'horaire, partent à la minute fixée, se montrent à la portière du wagon quand un majordome leur commande cette manœuvre, débarquent à l'heure précise, déjeunent quand il convient à leur hôte, prononcent au dessert un nombre de mots, dans un certain ordre prévu par le protocole. On sait depuis quinze jours qu'ils consacreront huit minutes à la visite de l'hôpital, et une heure et quart à l'inauguration d'une école; qu'ils décoreront un maire, donneront la médaille à trois pompiers et à six instituteurs, puis qu'ils s'en iront à l'heure strictement désignée pour recommencer ailleurs à "travailler de leur état." Il n'y a point de manœuvre de féerie, point de pas de ballet qui soit plus minutieusement réglé qu'une excursion royale ou présidentielle, et l'emblème de cette admirable précision est, semble-t-il, ce tapis rouge, qu'on étend pour ces illustres touristes, à l'avance, sur le quai de la gare, certain que le marchepied de leur wagon va s'arrêter juste au-dessus de cette bande de moquette, et ne point la dépasser d'un centimètre...

C'est merveilleux... Mais quand Napoléon voyageait, c'était tout autre chose. J'ai lu, je ne sais plus où, les curieux souvenirs d'une brave bourgeoise de Fontenay-le-Comte, je crois, qui, en sa qualité de femme du maire et de notairesse, eut, en 1808, si je ne me trompe, l'honneur de voir sa maison désignée pour héberger l'empereur. Trois semaines avant la date fixée, elle avait commencé ses préparatifs. Quel nettoyage! Quelle revue de linge des armoires! Que de conférences avec sa cuisinière! Combien d'essais de ragoûts et d'entremets! Que d'achats de vaisselle, de vins fins, de fleurs!... Et, le grand jour arrivé, que d'émotions, que d'ouvrage! Le couvert à dresser, le compliment à apprendre, les œufs à battre en neige, les révérences à répéter, la mayonnaise à confectionner. La bonne dame avait même poussé le souci de ses devoirs d'hôtesse jusqu'à faire apprendre à sa fillette un morceau brillant de pianoforte, dont, sans doute, Leurs Majestés impériales et royales seraient délicieusement satisfaites... Le cortège devait arriver vers huit heures du soir. Les enfants des écoles attendaient dans la rue, tous les habitants formaient la haie, les autorités s'étaient avancées sur la route jusqu'aux limites du territoire de la commune. A minuit, aucun courrier n'avait encore signalé l'approche des berlines impériales. On sut seulement, vers deux heures du matin, que Sa Majesté s'était arrêtée en route et ne traverserait Fontenay que tard dans la journée. Imaginez le désarroi, les rôtis brûlés, les soufflés devenus flasques, les sorbets fondus, les sauces attachées, et l'énervement, la fatigue, les récriminations du cordon bleu, la nuit sans sommeil, l'attente fiévreuse... Toute la journée se passa sans que rien ne parût, et c'est seulement à l'approche de la nuit suivant, avec vingt-quatre heures de retard, que fut annoncée l'arrivée du cortège impérial.

Les officiers de suite parurent d'abord, envahissant la maison, inspectant toutes les pièces, bousculant choses et gens: la belle chambre, si amoureusement préparée, dut être évacuée de tous ses meubles, et les serviteurs de l'empereur y disposèrent un lit et un mobilier sortis des fourgons. Même révolution à la cuisine, dont les officiers de bouche et les échansons avaient pris possession, installant leurs fourneaux, sortant des cantines un souper tout préparé, au grand scandale de la cuisinière qui, depuis tant et tant de jours, s'apprêtait pour ce gala.

Enfin, l'empereur paraît: il passe, soucieux, devant la maîtresse de maison interdite, monte aussitôt à sa chambre, s'y retire, tandis que ses officiers, ses huissiers et ses valets de chambre campent sur le palier et sur les marches. Invasion, va-et-vient, bousculades: Sa Majesté soupera dans son appartement et n'en sortira pas. Quelle déception! La fillette pleure son morceau de piano-forte inutile, la maman se désole de voir son dîner saccagé, mangé par les huissiers, les secrétaires et les mameluks; le maire, fourbu et déconfit, s'efforce à bonne contenance.

Mais, tout à coup, grand tumulte. Qu'y a-t-il? Sa Majesté réclame un bain, tout de suite. Un bain! Où le chercher? Dame, à Fontenay-le-Comte, en 1808, une baignoire est un meuble rare et la maison n'en possède pas. N'importe! il faut un bain, un bain immédiatement. Sur le fourneau de la cuisine, une grande bassine d'eau prend la place des ragoûts savants et des coulis pieusement mijotés: les valets l'emplissent, l'emportent à la chambre impériale.

Est-ce tout, mon Dieu? Non. Voilà que, là-haut, un cri effrayant retentit, suivi d'un fracas de vaisselle brisée, de meubles renversés... On assassine l'empereur! Le maire, épouvanté, se précipite, monte l'escalier quatre à quatre, veut pénétrer: il est arrêté sur le seuil, empoigné, pris à bras-le-corps, jeté dans l'escalier qu'il dégringole en se cramponnant à la rampe, tandis que sa femme, terrorisée, éclate en sanglots et que la petite pianiste, à bout de nerfs, s'évanouit d'émotion... Ils ne surent jamais ce qui s'était passé chez leur hôte auguste, ni ce qui avait déchaîné ce terrible incident: un complément de renseignements, peut-être, sur la capitulation de Baylen, que Napoléon avait apprise peu de jours auparavant.

Le va-et-vient des courriers s'arrêta, la maison se fit silencieuse, le calme revint... Pas pour longtemps. A quatre heures du matin, grand branle-bas. Sa Majesté voulait partir, et Elle partit en effet, dès le petit jour, quittant Fontenay pour n'y plus reparaître.

Il est bien certain que les choses ne se passaient pas toujours ainsi; mais il est certain également que les rudimentaires moyens de communications dont on disposait à cette époque rendaient l'exactitude difficile et occasionnaient un tel déplacement de personnel que les séjours impériaux ressemblaient à des catastrophes. Et, pourtant, quel enthousiasme, quelle joie, quelle explosion de reconnaissance et d'admiration sur le passage du maître, dont la venue dérangeait tout le monde et coûtait gros, mais qu'on était si heureux d'acclamer!

Un regretté érudit cambrésien, Ernest Delloye, à qui l'on doit deux volumes de précieuses études sur l'histoire de Cambrai et du Cambrésis, retrouva, certain jour, en classant des vieux papiers, un Relevé général des dépenses payées à l'occasion du passage de Leurs Majestés impériales et royales à Cambrai, le 28 avril 1810. C'est un bien curieux document. Il faut dire que l'empereur, se rendant à Anvers, avait annoncé aux Cambrésiens sa visite pour le 18 avril. A cette date, tout était prêt pour le recevoir: les rues étaient sablées, les appartements préparés à l'Hôtel de Ville, les invités arrivés de toute la région et les tables servies. Notez qu'on n'avait eu que sept jours pour se préparer, vu que le 11 avril seulement Cambrai avait appris qu'il aurait la bonne fortune de recevoir, durant vingt-quatre heures, le maître du monde. Mais chacun avait fait preuve de zèle: les riches avaient prêté leurs plus beaux meubles, leur vaisselle, leur linge; la ville avait pourvu à l'équipement de trente-deux carrosses, destinés au cortège, et à un bateau pompeusement orné, car Napoléon avait décidé de gagner Cambrai en suivant le canal de Saint-Quentin, récemment terminé. Même le dîner, pour deux cent vingt couverts, était cuit, dîner maigre, où figuraient de superbes saumons, des brochets de l'Escaut, d'opulentes matelotes, car ce 18 avril était le mercredi saint, jour d'abstinence.

Ce jour-là, l'empereur n'arriva point: Cambrai fut désappointé, mais prit patience. Le lendemain, point de cortège, et le surlendemain pas davantage. L'arrivée de la cour, sans cesse remise, était décidément retardée, sans qu'on pût savoir d'une façon précise quand elle aurait lieu. Dans cette extrémtié, il fallut bien montrer contre mauvaise fortune bon cœur et, comme le poisson commençait à se gâter, des gens résolus se dévouèrent et mangèrent le repas qui ne pouvait plus attendre. Le jour de Pâques se passa sans que l'empereur se décidât à paraître; le lundi, le mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi suivants s'écoulèrent en contre-ordres, en espoirs et fausses alertes: et il fallait nourrir la masse énorme d'invités et de fonctionnaires convoqués pour la cérémonie. L'entrée triomphale eut lieu enfin, le 28 avril, avec dix jours de retard, dix jours de transes pour les autorités, d'appréhensions pour les cuisiniers, et de bombance pour les Cambrésiens, car des tonneaux de vin étaient placés à tous les carrefours et y buvait qui voulait. Sur la note à payer, les comestibles figurent pour 16,858 francs et 10 centimes, y compris la note de l'Hôtel du Petit-Canard, où fut logée une partie de la suite impériale.

Sur ce mémoire, certains articles sont assez énigmatiques: on ne s'étonne pas trop de 6,000 et quelques cents francs versés aux menuisiers et marchands de bois, ni des 3,487 francs 71 centimes destinés aux maçons et plafonneurs: car sans doute remit-on à neuf, en sept jours, les appartements de l'Hôtel de Ville destinés à Sa Majesté. 8,000 francs d'étoffes et de soieries ne paraissent pas excessifs, non plus que 12,000 francs versés aux tapissiers, peintres et décorateurs. Mais comment expliquer 177 francs pour tamis et amidon? Qu'est-ce que peut signifier ce compte: "Indemnité aux occupeurs, 116 francs?" Et ne trouvez-vous pas exorbitant de payer 284 francs pour placement et déplacement de pendules?

N'importe! La fête fut superbe. La ville était magnifiquement décorée: un arc de triomphe monumental s'élevait sur la place aux Bois, et à la suite s'étendait une avenue formée de trente-deux obélisques dont chacun portait le nom d'une victoire de l'empereur. Le feu d'artifice, qui coûta plus de 2,600 francs, fut grandement admiré: la pièce principale représentait, "dans des proportions colossales"—moindres, cependant, que la réalité—le passage du mont Saint-Bernard, au sommet duquel, par une délicate allusion au nouveau mariage de Napoléon, était élevé un temple de l'Hymen—un temple de l'Hymen, dans les neiges, et tout en feu: c'était splendide.

Si splendide que l'empereur, émerveillé, fit appeler, au moment de son départ, le maire de la ville et lui dit:

—Les finances de Cambrai sont donc bien prospères?

Le maire, ne devinant pas le piège, fier, d'ailleurs, de faire étalage de la richesse locale, répondit affirmativement.

—Eh bien! fit Napoléon, je désire que vous remettiez au ministre de la Guerre l'encaisse disponible...

Il ajouta, à la vérité, que ce n'était là qu'un emprunt et que la somme serait rendue.

Un souhait de l'empereur était un ordre: l'épargne municipale fut, en effet, versée aux coffres de la Guerre—et on ne la revit jamais.

G. LENOTRE.

L'ACCIDENT MORTEL DE COVINGTON

Alors que la voiture de course No. 12, pilotée par un français, M. Fernand Clément, dérapait à un virage dangereux de la piste de Covington, dimanche dernier, un de nos photographes a pris le cliché que nous reproduisons ci-dessus. Une seconde après cet automobile capotait et M. Clément, ainsi que son mécanicien, Henry Baker, étaient tués instantanement.

LA MENACE

Grand ouvert, le sabord emplissait la cabine ensoleillée du reflet glissant et glauque de l'Océan Indien.

Assise sur sa couchette, la jeune maman donnait le sein à son dernier; un bébé tout potelé, rieur, beau comme une rose.

—Je t'en prie, Chiffon! cria-t-elle, je t'ai déjà dit de cesser cette rengaine! Tu me scies les nerfs!"

Chiffon, cinq ans, boucles blondes, un nœud de ruban rouge en flamme au sommet de la tête, à cheval sur un tabouret, fixa sa mère, ses yeux bleus intrépides, transperçants. Et avec énergie lança:

—Madame la Pie!
Que c'est donc vilain
De voler ainsi
Le bien du prochain!

—Ecoute! si tu la chantes encore, je t'empoigne et je t'étrangle!

—Non, dit simplement Chiffon.

Mais elle cessa de chanter pour se pendre au voile vert de la cabine.

—Chiffon! descends de là! Si tu ne te tiens pas tranquille, j'appelle vite la charbonnier; tu sais l'homme noir qui chauffe la machine. Il montera tout de suite! Je le prierai de t'emporter dans la cale et de te jeter dans la chaudière!

—Non, dit Chiffon.

Elle ne bougea pas, mais quelques minutes après, sournoisement, s'éloigna de la porte, se glissa sous la couchette et s'empara des hautes bottines de maman, l'une après l'autre les enfila et se mit à marcher, comme l'ogre, à grandes enjambées dans la cabine étroite entonnant:

—Madame la Pie!
Que c'est donc vilain
De voler ainsi
Le bien du prochain!

—Oh! attends, ma peste!" Vite la maman déposa le poupon qu'elle allaitait et leva la main...

...Mais à ce moment le tabouret, le casque de papa, l'éponge à toilette, tout, tout... qu'est-ce qui ne tombe pas sur le parquet? Et Chiffon, là, immobile, innocente, qui regardait la catastrophe avec des yeux de ciel!

—Ah, non, non!" cria la jeune femme, les joues rouges, après avoir tout ramassé, ça ne peut pas continuer ainsi!... Chiffon, je te parle pour la dernière fois. Ecoute-moi bien:

"Tu vois ce sabord? Tu sais ce qu'il y a derrière? Eh bien la prochaine fois que tu me contraries encore, je ne te dis plus rien, je t'enlève, je te fais passer par le sabord et je te jette dans la mer! Tu auras beau crier, pleurer, personne ne t'entendra et une fois que tu seras seule dans l'eau tu te débrouilleras avec les poissons!"

L'enfant curieusement, regarda le sabord... elle n'avait jamais vu qu'il était si large... et ne bougea plus.

Du sabord une ample bouffée d'air—qui sentait les citronniers des îles—embauma la cabine.

Allons bon! A ce moment, ce fut le petit frère qui, de se trouver sur le dos et sevré du sein, commença de pleurer.

A l'instant même, là-haut sur le pont, la cloche du déjeuner, à grands coups impatients, sonnait!

Et son mari qui lui disait qu'elle était toujours la dernière!... Quelle vie! croyez-vous?

Essouflée, elle se boutonna, se précipita devant la glace—la poudre, un brin de rouge, de l'odeur—partit, revint, ayant oublié son mouchoir.

Par extraordinaire, Chiffon se tenait tranquille, debout, au milieu de la cabine, Le bébé, lui, pleurait encore.

—Ecoute, Chiffon! maintenant que je te laisse seule avec ton petit frère, tu vas prouver à ta maman que tu es une grande fille! Tu vas l'amuser pour qu'il ne pleure pas. Il va s'endormir... S'il ne veut pas, s'il se conduit trop mal, eh bien, tu viendras m'appeler.

—Non, dit Chiffon.

Mais avec celle-là, c'était toujours non.

Ils s'étaient mariés à Tananarive. Elle, fille de colonial. Lui, médecin-major. Comme au premier jour ils s'aimaient, toujours au bras l'un de l'autre, fiers de donner l'exemple dans cette société coloniale où se glissent tant de couples frelatés.

Sur toutes choses ils s'entendaient, sans même s'être parlé. C'est seulement au sujet des enfants qu'ils avaient à discuter.

—Oh! écoute! je t'assure que les enfants me rendront folle; cette Chiffon est endiablée!

—Sans doute... sans doute... il adoucissait encore sa voix pour la calmer—mais aussi pourquoi te laisses-tu mettre dans ces états? Tu t'énerves, tu fulmines, tu lances tout ce qui te passe par la tête, tu inventes des choses effrayantes, je me demande où tu vas chercher tout ce que tu dis... Toi, cela te jette dans un état de surrexcitation très mauvaise pour une petite maman qui allaite. Elle, à t'entendre, grandit dans une atmosphère perpetuelle de cauchemar; tu ne peux pas savoir à quel point est impressionnable le cerveau de ces petits êtres et tout le mauvais effet que cela peut, plus tard, produire sur leur esprit.

—Je ne te dis pas; mais rien ne l'arrête que la crainte. Il faut bien lui faire peur?

—Non. La peur ne cause que du mal. Moi je rêve encore la nuit des supplices dont me menaçient mes parents. Ne crie plus. Parle... raisonne avec elle... En cherchant à la persuader, toi-même tu t'apaiseras, et tu en seras la première toute surprise.

—Que veux-tu? je suis la fille de papa... Quand un soldat ne le comprend pas ou ne lui obéit pas assez vite, tout son sang lui saute à la tête et il monte sur ses grands chevaux. Mais tu as raison: excuse-moi...

—Allons, allons!" Il lui pressait sa main exquise et lentement, suavement, comme pour calmer de tendresse la jeune mère surmenée, lui baisait les doigts.

Elle n'avait pas avalé sa dernière bouchée qu'elle se précipite dans la cabine.

—Chiffon, Pierre dort?

—Je ne sais pas.

—Comment, tu ne sais pas? Elle courut le voir dans la couchette.

La couchette était vide!

Celle de son mari aussi. Et celle de Chiffon!

—Ecoute, dis vite à maman! Où as-tu caché ton petit frère?

Chiffon gardait la bouche fermée, pincée, mais les yeux bleus levés, intrigue, elle guettait sa mère.

Maman, palpitante, sous les couchettes, derrière la table à toilette, dans la malle de voyage cherchait...

—Ma petite fille! ma petite fille! Je t'en supplie!"

Elle la saisit, l'attira à elle, tremblante, lui caressa le front...

—Fonfon, parle à la maman, elle ne te grondera pas, elle ne te punira pas!"

Elle l'embrassa:

—Où est Pierrot?

—Là, dit Chiffon soudain détendue et elle montra la cloison.

—Là? Là? Comment là?

—Oui, dit Chiffon, je l'ai mis dans le sabord.

—Mon Dieu, mon Dieu! Et puis...

—Et puis, je l'ai jeté dans la mer.

Quelque chose de terrifiant tourbillonna dans sa tête. Comme au souffle de la mort elle se truova décoiffée, pâle, de plus en plus vague, sentant son cœur se glacer...

—Non, non! Chiffon! Tu mens, tu inventes... dis-moi, dis-moi la vérité!

—Mais oui, maman, j'ai jeté Pierrot dans la mer, répéta Chiffon gentiment. Pourquoi toutes les fois, quand tu es en colère contre moi, tu me cries que si je ne suis pas raisonnable, tu vas me "jeter par le sabord?" Pierrot a pleuré... Il n'était pas raisonnable... je l'ai tiré de son lit et je l'ai envoyé dans la mer.

Eperdue, les mains sur les yeux, elle sanglota? "Oh! oh!" D'horreur, elle n'avait plus de voix.

Précipitamment, quelqu'un entra:

—Ma chérie, vite! viens vite! Tout le monde est sur le pont: on voit un énorme requin qui suit notre navire! ...Mais qu'y a-t-il?

La bouche ouverte, les épaules basses, elle regardait son mari avec des yeux de criminelle.

Cela s'est passé dans la mer des Comores.—Marius-Ary Leblond.

LES MARGUERITES

Des causes les plus modestes jaillissent parfois des effets formidables.

Cette vérité est démontrée par l'histoire d'une marguerite. Une marguerite c'est bien peu de chose en somme; elle n'éveille dans notre esprit que les souvenirs attendris des consultations amoureuses.

Quel collégien, quel amant n'a pas coupé dans ce petit jeu de l'amour?

Un peu... par amour... par dépit... passionnément... pas du tout.

C'est éternellement le même tableau dans le même cadre. Une clôture sur laquelle on s'assied en se balançant les pieds. On se regarde dans les yeux, on s'interroge timidement avec une envie folle de s'embrasser, car le soleil enflamme les moelles.

Quelques vaches au second plan, broutent du treffle et de la luzerne.

Puis... puis, voilà! on consulte la paquerette qui fait dire aux petites langues blanches de ses pétales:

—"Il t'aime!... passionnément!...

Le roman s'achève, c'est le cas de le dire, dans le jardin de Marguerite:

"Oui, c'est moi, je t'aime.
"Oui, c'est moi, je t'aime"...

Et la Grande Idylle chantée par Goethe reçoit une nouvelle confirmation.

Mais, cette fois, la pâle marguerite vient de jouer un mauvais tour à un brave homme qui se moquait des vieux rites de la jolie fleur comme la commission des liqueurs se moque de nos goûts.

C'est un bon fermier qui ne s'y entendait pas du tout aux bucoliques. Hasard ou négligence, quand il ensemensa son champ, quelque Méphisto fatidique y jeta de la graine de marguerite.

Féconde et tenace, l'herbe grandit et des milliers s'épanouirent dans le champ. Or, le voisin, fermier soucieux et rusé vit avec frayeur le champ criblé de marguerites et craignant la contagion pour son bien avertit le voisin d'avoir à détruire les marguerites.

Ce dernier lui dit:

—Mais, il n'y a aucun danger d'empoisonner ta mosison, ni la mienne. C'est une pauvre petite fleur d'amour inoffensive.

—Il n'y a pas de petite fleur d'amour qui tienne, répondit l'autre; arrache ça! ou bien je te conduis devant les tribunaux!..."

En effet! Ce qui fut dit fut fait, le fermier aux marguerites comparut, le magistrat lui apprit, à sa grande surprise que l'article numéro 7353 des Statuts Refondus ne défendait pas aux marguerites de servir de questionnaire aux amoureux, mais, il lui défendait de pousser comme une herbe noscive dans les champs de grain.

—Vous devez détruire vos marguerites: la loi l'ordonne, déclara le Solon au fermier.

—Mais, monsieur le juge, c'est une petite fleur de rien! Ça ne sert qu'aux amoureux par chez nous!

—Bien! il faudra en cultiver ailleurs! En attendant vous payerez quatorze dollars et quarante centins d'amende.

Le pauvre homme fut abasourdi et quand il rentra chez lui et que sa fille accourut se jeter à son cou, en criant, une marguerite à la main:

—Papa, il m'aime passionnément.

Le bonhomme répondit:

—Au diable! avec tes m... marguerites!...

A petites causes, grands effets.

La langue chinoise est parlée par 400,000,000 d'individus

A LA FONTE

J'ai donné le nom de Salon des Regrets à une chambre fictive dans laquelle je range en imagination les bibelots, les peintures, les diverses œuvres d'art qui, dans ma carrière déjà longue de collectionneur, ont échappé à mes désirs. Ce sont des objets qui m'avaient charmé et que je ne m'étais pas immédiatement décidé à acquérir, soit que leur prix fût trop élevé, soit que l'impression première qu'ils m'avaient produite n'ait pas été suffisamment décisive. A la réflexion, leur charme ou leur intérêt me frappait davantage. Une passion me venait pour tel objet qui ne m'avait inspiré d'abord qu'un sentiment tiède. Je me décidais, moyennant tous les sacrifices, à les payer un prix déraisonnablement élevé. Je courais chez le brocanteur que j'avais visité la semaine passée ou bien la veille, et je ne retrouvais plus l'objet de mon désir. Il était parti. Ma tardive envie se transformait en regrets violents, et je n'avais plus qu'à me maudire moi-même pour ma timidité d'esprit et mon indécision. A quoi je ne manquais point.

Le salon des regrets est orné d'occasions perdues.

Tout collectionneur, quel qu'il soit, quelle que soit la splendeur de son cabinet, quelle que soit l'étendue de ses moyens, a dans ses souvenirs de quoi meubler un salon des regrets.

Ce qui les console... ce qui nous console parfois de nos déconvenues, c'est la pensée que les belles choses que nous n'avons pas eues ont pris place chez d'autres amateurs fort distingués, voire même en des musées, et qu'elles ont fait ainsi une carrière plus glorieuse que celle qui les eût attendue chez nous. Une course de taureaux par Goya, sur le compte de laquelle je demeurais en suspens parce qu'elle me paraissait trop belle pour être vraie, est actuellement l'une des perles d'une fameuse collection transatlantique; le Louvre a récemment reçu en don un dessin de Signorelli, sur le prix duquel je voulais absolument qu'on me diminuât trente francs, et il y a une terre cuite émaillée, pour qui je me décidais péniblement à donner quinze louis (quand on comptait encore par louis), qui fut, à ma connaissance, dans une seule année, revendue onze cents francs, puis quatre, puis douze, et finalement trente-trois mille francs.

C'est une carrière flatteuse pour une terre cuite. Elle ne l'eût assurément pas faite chez moi, où elle continuerait tout au plus à valoir ses quinze louis.

Je n'ai point une pareille consolation quant au souvenir que je vais rapporter, et c'est ce qui le rend particulièrement amer.

Au temps où je me grenais d'amour pour les monnaies et les médailles, j'entrais chez tous les banquiers que je soupçonnais capables d'en posséder. Je ne manquais point de visiter assidument les petits horlogers de quartier que l'on voit à travers leur fenêtre, une loupe dans l'œil, penchés sur quelque subtil ressort, derrière un établi qu'encombrent des mécanismes de montres, mis chacun comme sous un globe, sous un verre retourné. Ces modestes commerçants qui annoncent sur leur enseigne qu'ils achètent l'or et l'argent, ont accoutumé d'avoir dans un tiroir de leur arrière-boutique une boîte ou un coffret où ils rassemblent des débris de métaux précieux. Là, gisent pêle-mêle des chaines de montre rompues, des boucles d'oreilles dépareillées ou brisées, des mousquetons, des remontoirs, des épingles tordues, des montures de broches, des bracelets dépouillés de leurs pierreries. Tous ces restes sont destinés à la fonte. Dans un creuset d'orfèvre, ils vont à la fois terminer une vie et en commencer une autre. Le feu va les transformer. Le métal éternel va changer d'aspect. Il y a de quoi rêver sur ces métamorphoses de la matière. Evitons-le.

A ces débris informes se mêlent parfois des monnaies étrangères ou anciennes qui, destituées de leur usage monétaire, ont servi pendant quelque temps à des inconnus d'ornements ou de jouets. Elles ont été broches, breloques, épingles de cravate. Elles ne le sont plus. Le feu achèvera leur destin si d'aventure un curieux ne les sauve encore de l'enfer. Il m'est arrivé bien des fois de sauver ainsi quelque bel écu de six livres, plus ou moins fruste, ou quelque double louis d'or jaune ou rouge, parfois même—plus souvent—une sublime médaille grecque ou bien encore une romaine plus austère et moins émouvante.

Un de ces petits horlogers—j'en vois encore l'échoppe dans la rue du Temple—m'offrit un jour six pièces d'or. Il ne les vendait, selon l'usage de ses confrères, qu'au prix du métal, et l'or avait beau ne valoir alors que trois francs cinquante le gramme, six pièces d'or représentaient une petite somme dont un collectionneur modeste ne s'allégeait point sans réfléchir.

Je fis deux parts du lot. Dans l'une, je mis deux pièces papales auxquelles je renonçai d'emblée—sous le misérable prétexte que je n'avais pas encore de carton destiné aux séries papales. Dans l'autre, je réunis quatre monnaies royales (un agnel de Charles VI, un écu aux salamandres de François 1er, un autre aux anges de Louis XIV et un louis aux palmes de Louis XVI), dont je fis l'acquisition et que j'emportai.

La satisfaction de les installer dans ma collection empêcha d'abord que je sentisse le regret de n'avoir pas aussi pris les deux autres pièces. Mais il ne tarda pas à faire sentir sa pointe qui devint rapidement intolérable. Mon imagination me les représentait. Je les revoyais. C'était d'une part un double sequin de Léon X, de l'autre un sequin (zecchino romano) de Benoit XIII. Le premier montrait sous les clés en sautoir l'écu des Médicis. Son revers présentait saint Pierre et saint Paul ramant dans une barque qui flottait sur des eaux bien ondées. Le sequin s'ornait d'une image de l'Eglise triomphante et qui avait les traits aimables d'une jeune femme un peu parente de la sainte Thérèse du Bernin. Au revers, une rose s'épanouissait dans le pur métal.

Mes regrets d'avoir renoncé à ces deux belles pièces devinrent bientôt fort vifs. Je me gourmandais sans cesse de ma sotte détermination, oubliant, que la nécessité me l'avait imposée.

Enfin, ce qui devait arriver arriva: je repris le chemin de la rue du Temple, je retournai chez mon horloger, je lui demandai les deux pièces qu'il m'avait offertes l'autre jour, et il me répondit comme bien on le présume qu'au lendemain de ma visite il les avait vendues à la fonte.

A toute âme bien née, la destruction apparait comme une sorte de crime. J'avais le sentiment d'être pour une part responsable de la disparition de ces deux belles choses, et je me le reprochais cruellement. Je voyais, sous l'action du feu, la barque et la rose s'effacer peu à peu de la surface du métal et disparaître. C'était un fait irréparable dont je ne supportais point la pensée. Je ne nourrissais pas seulement le désappointement du collectionneur à qui échappe l'objet de sa convoitise, j'étais blessé par le sentiment que par ma faute, un peu de la beauté du monde avait cessé d'être.

Et les deux monnaies fantômes dont j'installai le souvenir, comme en un cenotaphe, dans une illusoire vitrine de mon salon des regrets, avaient la beauté déchirante des choses mortes.—Pierre Lièvre.

Un Autodafe de Millions

Comment meurent les vieilles coupures retirées de la circulation

Nos pères, qui connurent le Grand Seize, Tortoni et la Païva, affirment volontiers que la vieille gaieté française est morte et que la jeunesse ne sait plus s'amuser. A l'appui de ce double apophtegme, ils narrent avec complaisance les hauts faits des dandys célèbres versant le champagne dans les pianos et allumant leur cigare d'un billet de mille chiffonné en porte-feu.

Ce coûteux geste rare ne paraît qu'une assez mesquine espièglerie à quiconque peut passer une certaine heure dans la chaufferie de l'imprimerie Paul Dupont, à Clichy.

C'est là, en effet, que, depuis plusieurs semaines, sont brûlées les coupures retirées de la circulation devant la marée montante des jetons d'aluminium.

Toutes précautions sont prises, comme de juste, pour éviter les incidents et les faites. Rassemblés par les soins de la chambre de commerce, qui les compte et les groupe en liasses de mille, les billets sont enlevés par un camion de l'usine, une demi-heure avant l'incinération. Un représentant de la chambre de commerce assiste à l'opération.

Vingt-sept sacs, aujourd'hui, contiennent 930,000 francs de bonne monnaie, non trébuchante et bien sonnante, mais convenable, pas trop fripée, voire neuve. Il y a là 30,313 billets de 2 francs, 528,826 billets de 1 franc et 681,096 coupures de 50 centimes.

Les sacs sont vidés sur le sol tapissé de charbon en poussière, les grilles des foyers sont ouvertes et les chauffeurs commencent le précieux autodafé.

Devant la chaudière, un représentant de l'imprimerie joue négligemment avec dix mille francs en coupures de 2 francs et explique:

—Nous en avons brûlé environ pour 75 millions de francs: un peu plus de la moitié du total émis. Nous sommes obligés de baisser presque complètement les feux avant l'opération; car l'encre d'imprimerie, la poussière, la graisse se dégagent des billets et encrassent nos chaudières.

N'est-ce pas un peu la fonction des coupures qui, si longtemps, encrassèrent nos goussets et nos doigts? Elles sont venues, traînant avec elles la curiosité, l'espoir, puis le dégoût. A présent, elles s'en vont en fumée et dans leurs cendres s'évanouissent les rêves à elles attachés.

Un million est là, même pas démonétisé, que des soutiers suants manipulent avec indifférence. Est-ce donc pour quelques liasses de ces vieux chiffons que des hommes tuent, trahissent leurs amis, déchirent leurs proches et renient leurs affections?

Le tas diminue, diminue... Après les derniers mille francs, une pelletée de charbon consomme le sacrifice. Les chauffeurs s'essuient le front, attendent le prochain million candidat à la crémation.

Et lorsqu'on quitte la chaufferie, on glisse sournoisement deux doigts dans son gousset, et l'on caresse l'unique pièce de vingt sous "en argent" que tout Français possède, à titre de souvenir.

Les japonais mettent des souliers de paille de riz à leurs chevaux.